

La découverte du Québec par un universitaire lyonnais

Guy Lavorel

Le Québec dans l'oeil de l'Autre

Number 158, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavorel, G. (2010). La découverte du Québec par un universitaire lyonnais. *Québec français*, (158), 33–36.

La découverte du Québec par un universitaire lyonnais

PAR GUY LAVOREL*

Dans toute découverte il y a ce que l'on découvre soi-même avec curiosité et plaisir renouvelé, mais il y a aussi ce que l'on fait découvrir, et tout enseignement mêle constamment ces deux itinéraires si complémentaires, dans une quête d'identité qui n'est pas un état définitif, mais une avancée continuelle où, comme le disait si bien Montaigne, on doit « *limer sa cervelle avec celle d'autrui* »...

C'est en 1987 qu'une mission m'a fait découvrir pour la première fois le Québec. Une collègue, Colette Demaizière, défendant fidèlement la Francophonie et enseignant les langues et littératures francophones d'Amérique du Nord, m'avait invité à partager son enseignement et donc à découvrir les écrivains de l'autre rive de l'Atlantique... J'avais un grand désir de connaître ce pays quelque peu légendaire, et d'aller au-delà de quelques préjugés faiseurs de caribous, d'ours et de loups. Et même si *Maria Chapdelaine* savait irrésistiblement retenir l'attention, il me semblait nécessaire d'aller rencontrer de plus près ces cousins qui avaient fait une « révolution tranquille »... Les 23 années qui ont suivi ont été, tant pour le professeur-président que pour le simple Lyonnais que je suis, un grand enrichissement, non seulement dans les échanges culturels et universitaires qui se sont multipliés durant cette période, mais surtout dans les amitiés qui se sont forgées au fil du temps. C'est dans cet esprit que je souhaite donner mes impressions sur le Québec et présenter une expérience qui continue...

Cabaret de curiosités

Une de mes premières découvertes inoubliable, et qui mérite d'être contée, s'est faite à mon arrivée à Montréal. Mon épouse et moi avons entendu parler de l'accueil chaleureux de ce pays. Nous étions d'ailleurs intrépides, puisqu'à notre débarquement à Mirabel, nous n'avions pas vraiment de chambre retenue... En tout juste 30 minutes, la cellule d'information de l'aéroport nous avait trouvé le sympathique Hôtel des

Alpes près de la rue Sainte-Catherine : déjà tout un programme. Qu'il me soit permis ici d'évoquer le lendemain matin comme un souvenir particulièrement significatif. Une salle est préparée pour le petit déjeuner. Y sont présents quelques touristes, mais aussi manifestement des gens du pays, venus apporter quelques ingrédients ou les nouvelles du jour. Comment ne pas écouter ces bonnes discussions avec ce chaud accent d'un quartier francophone... Soudain, sans doute parce que j'ai l'air un peu égaré, un personnage assis, qui discute avec le patron, m'aborde en disant : « Faut qu'tu prennes un cabaret, pis t'servir ». Je respire à pleins poumons cet air nouveau qui m'oxygène. Oui, cette fois le Québec me pénètre directement, ce Québec qui tutoie, comme un ami de vieille date, qui a compris d'emblée (« ça se voit tout de suite ») que je venais de France, et qui se rend serviable dans sa pleine parole... Mais je m'interroge : que diable vient faire ce cabaret ? quelque proposition matutinale d'un moment festif pour le soir ? Je m'enquiers de cette offre et apprend qu'il s'agit simplement d'un plateau, pour poser bol et verre... Mon vocabulaire, ma culture, mon identité viennent de s'enrichir ; pourvu que ça continue !

Au début, aborder l'enseignement de la littérature d'Amérique du Nord pouvait paraître assez simple pour un Français. L'environnement était favorable, dans la mesure où à Lyon les contacts étaient déjà privilégiés, notamment grâce au Centre Jacques-Cartier et aux premiers échanges mis en place par notre université. Pourtant, il faut l'avouer sans détour, l'étude de la littérature québécoise restait une belle gageure. Une première difficulté venait du fait qu'il fallait avoir une bonne connaissance d'une culture *a priori* proche de la française, mais finalement particulière, différente, questionnant et rénovant nos présupposés et nous obligeant à approfondir les impressions qui pénètrent l'esprit et le cœur. Or, la documentation à notre disposition se restreignait à quelques ouvrages historiques, des œuvres critiques sur les auteurs principaux et une collection de



« J'avais un grand désir de connaître ce pays quelque peu légendaire, et d'aller au-delà de quelques préjugés faiseurs de caribous, d'ours et de loups. Et même si *Maria Chapdelaine* savait irrésistiblement retenir l'attention, il me semblait nécessaire d'aller rencontrer de plus près ces cousins qui avaient fait une « révolution tranquille »... »

revues souvent incomplète, comme *Voix et images* ou *Études françaises*. Ce fonds qui allait grossir ne dépassait pourtant pas les 400 ouvrages, et donc ne permettait qu'une vision partielle de la recherche menée au Québec sur les œuvres étudiées.

Un deuxième obstacle de taille allait surgir pour le début des cours, où je voulais enseigner la poésie de Saint-Denys Garneau. Force me fut de constater qu'il fallait six mois pour voir arriver les ouvrages commandés... et donc attendre l'année universitaire suivante ! En maugréant sur les libraires provinciaux, je devais en conséquence me rabattre rapidement sur un des ouvrages primés en France et donc un texte paru dans une maison d'édition française. Ce fut en l'occurrence *La petite poule d'eau* de Gabrielle Roy.

L'année suivante me fit découvrir les réunions parisiennes avec Joanne Néron et la CREPUQ, quand elle gérait seulement 200 étudiants, et aussi le CCIFQ¹, dirigé à l'époque par Germain Godbout, avec toutes ses activités en relation avec les universités du Québec. Ces rencontres avec des collègues permettaient plus de familiarité avec les possibilités d'échanges et aussi des conversations sur les auteurs à la mode et les possibilités d'enseignement de leurs œuvres. Peu à peu la participation à des colloques et l'adhésion à l'Association internationale des études québécoises (AIEQ), dirigée par Yannick Resch, apportaient des réflexions et des confrontations très enrichissantes pour le développement des enseignements et de la recherche.

En terrain connu

Un retour au Québec les années suivantes allait être essentiel, en développant d'abord ma connaissance de nouveaux sites, comme la Beauce, la Côte-Nord, le Saguenay, et plus loin l'Acadie, mais aussi d'autres universités : Sherbrooke, Rimouski, Chicoutimi et Moncton. Cette époque généra alors le bonheur d'une sympathie spontanée avec des enseignants-auteurs désormais amis, comme Lise Gauvin, Jacques Allard, Bernard Beugnot à Montréal ; Gilles Dorion, Aurélien Boivin à Québec ; sans oublier ici et là d'autres

personnes comme Georges Arcan, et bientôt le réseau des relations internationales, où j'étais maintenant familier pour le registraire et les personnes si sympathiques qui en assumaient la charge... Ma connaissance du pays grandissait aussi dans la fréquentation des rues et lieux chers à Réjean Ducharme ou Michel Tremblay. Au-delà de la rue Saint-Denis, on pouvait déambuler et, après avoir acheté sa bouteille en boutique autorisée, se retrouver autour d'une table pour y déguster quelque homard, avant une crêpe au sirop d'érable... Quant à la ville de Québec, elle offrait ses multiples trésors cachés, au son d'une calèche ou d'un bus plus soupirant... À ses charmes culinaires ou architecturaux s'ajoutait une découverte fascinante pour un chercheur français : les bibliothèques universitaires étaient amples, pratiques et restaient ouvertes jusqu'à au moins 22 heures... Désormais, je savais comment acheminer à Lyon des livres québécois ; je pouvais donc envisager non seulement de mettre au programme des œuvres passionnantes comme celles d'Anne Hébert, Gabrielle Roy, Michel Tremblay, Hubert Aquin, ou Réjean Ducharme, mais aussi de me tourner vers la postmodernité, avec Marie-Claire Blais, Jacques Poulin et tout le monde effervescent des nouvellistes.

De quelques auteurs québécois

Au fil des ans, le programme devenait alors plus facile à établir : tous les genres s'y trouvaient représentés. La poésie d'abord, celle de Saint-Denys Garneau, d'Anne Hébert ou de Rina Lasnier ; la chanson poétique aussi, de La Bolduc à nos jours, avec une place particulière pour Félix Leclerc, Robert Charlebois, Gilles Vigneault (qui une année a occupé un semestre entier), et le truculent Richard Desjardins ; le théâtre avec les œuvres de Michel Tremblay ou encore les célèbres monologues, tous des classiques recensés par Laurent Mailhot ; le genre narratif enfin avec les romans de Réjean Ducharme, Anne Hébert (*Kamouraska* ou *Les fous de Bassan*), Gabrielle Roy (*Bonheur d'occasion* ou *La Route d'Altamont*), Jacques Godbout (*Salut Galarneau !*), Marie-Claire Blais (notamment *Une saison*

« Désormais, je savais comment acheminer à Lyon des livres québécois ; je pouvais donc envisager non seulement de mettre au programme des œuvres passionnantes comme celles d'Anne Hébert, Gabrielle Roy, Michel Tremblay, Hubert Aquin, ou Réjean Ducharme, mais aussi de me tourner vers la postmodernité, avec Marie-Claire Blais, Jacques Poulin et tout le monde effervescent des nouvellistes. »



dans la vie d'Emmanuel), plus récemment Jacques Poulin (*Volkswagen Blues* et *La tournée d'automne*) ; des contes et nouvelles aussi en commençant par les contes de Félix Leclerc, puis *Le Torrent* d'Anne Hébert et ses histoires allant de la violence à l'étrange en passant par l'ironie ; et plus récemment, c'est un florilège de textes d'écrivaines marquant de leur touche personnelle la littérature québécoise qui a capté l'attention. À cette liste non exhaustive, il faut ajouter quelques œuvres venues d'Acadie, avec la poésie de France Daigle, et bien sûr *La Sagouine* et *Pélagie-la-charrette* d'Antonine Maillet. Sans doute Anne Hébert gardait quelque préférence sur l'ensemble de son œuvre, même si un attrait plus marqué pour *Kamouraska* dut me faire revenir plusieurs fois à son étude. Était-ce en raison de ce nom magique, que certains étudiants croyaient russe, à sa traduction prodigieuse de l'indien qui en extrayait un paysage de joncs ou encore au fait qu'en son sein on y trouvait l'amour ? Cette histoire « *de neige et de sang* » avec les confidences d'une femme en malheur fou séduisait facilement le public, qui découvrait tant l'ancienne société et son éducation rigide que la recherche de vie au sein de la nature, avant de déboucher sur un compromis de soumission et de fausse appréciation de son proche entourage...

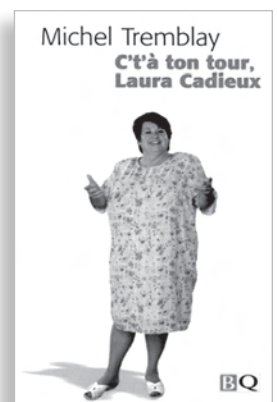
Un accueil à bras ouverts

Il convient d'évoquer la réception que nos étudiants réservent au Québec et à sa littérature. Car il est vrai qu'il s'agit à la fois d'une aventure et d'une succession de paradoxes et de surprises... Il faut d'abord préciser la part qu'a connue le Québec dans l'enseignement littéraire de notre université. Dans les premières années, la langue et la littérature francophones d'Amérique du Nord (donc principalement de l'Acadie au Manitoba) figuraient au programme comme une matière obligatoire de la troisième année du cursus de licence, c'est-à-dire du baccalauréat québécois. Ainsi tout étudiant en littérature devait à un moment choisir entre deux possibilités, et la littérature de la Belle Province recueillait une cohorte de 45 personnes en moyenne. Après la réforme Bayrou, le choix s'élargit à cinq ou six options, ce qui ne peut qu'inquiéter, en créant une dispersion fatale. Le nombre d'étudiants diminue donc, mais on assiste à un phénomène surprenant. Le cours intéresse maintenant davantage les étudiants étrangers, et plus étonnant encore des étudiants nord-américains des États-Unis, et plus paradoxal encore, des étudiants du Canada anglophone, surtout de Vancouver... Au total il s'agit de 7 à 12 étudiants étrangers sur un ensemble de 25, heureux de découvrir cette littérature de leur pays, dans une autre contrée, sans que la langue française soit ici un élément dissuasif... Et chaque année le chiffre perdure, sans doute parce que les étudiants précédents se sont

inscrits en ambassadeurs laudateurs de ce programme. Voilà de quoi redonner espoir face aux Cassandre de la Francophonie, d'autant que depuis peu s'y ajoutent cinq ou six Chinois, des Japonais... Que viennent chercher ces étudiants ? Sans doute au départ un peu d'exotisme, mais aussi l'expérience d'une écriture en recherche et la connaissance d'un pays qui fascine non seulement par ses paysages, mais aussi par la manière de se confier aux autres, avec franchise, détermination, sensibilité, même si parfois on voit dans la littérature, surtout celle des nouvelles, l'optimisme céder devant les aléas d'un monde moderne tourmenté.

Comment se réalise ce programme ? Il est réparti sur deux semestres traitant en principe un ouvrage à chaque fois. Tout débute par une présentation générale, avec un historique qui permet de voir l'évolution du Québec de Jacques Cartier à nos jours, en évoquant les problèmes de société, de langue qui ont marqué la littérature. Certains épisodes comme le « Grand Dé rangement », ou la « Révolution tranquille » et ses suites suscitent des questions et un intérêt redoublé. On s'attache ensuite à découvrir les grandes époques de la création littéraire, en lien avec les œuvres artistiques produites en peinture ou dans d'autres arts. Tout est appuyé sur une documentation photographique ou cinématographique, acquise progressivement. Durant les deux heures hebdomadaires, un premier cours approfondit une question importante repérée dans l'ensemble de l'ouvrage étudié, ce qui permet une synthèse précise de lecture. L'autre heure est davantage appuyée sur l'analyse du texte même, pour faire ressortir la particularité de la langue, du style et la richesse de la thématique présentée dans le passage choisi. Au total on vise un triple intérêt : marquer la pensée et l'évolution sociales, découvrir une œuvre et son auteur, et enfin apprécier la richesse de la langue, ce qui la rend vivante, tantôt par une expression sensible et troublante, tantôt par un propos plein de verve, d'humour et de saveur. Des commentaires linguistiques ou grammaticaux s'ajoutent pour rendre compte des québécismes et des emplois spécifiques, souvent truculents, qui jalonnent un ouvrage. Une place importante est accordée à l'oralité, à ses marques, jusqu'à certaines formes du jocal ou du chiac, notamment dans les chansons. Ainsi l'œuvre de Michel Tremblay *C'tà ton tour*, Laura Cadieux a obtenu dans sa version intégrale un fantastique succès auprès des étudiants, même non francophones, alors que lors de la venue de l'auteur en France, de zélés ignares tentaient de lui en demander une « traduction », sous le prétexte ridicule que l'on ne pouvait comprendre certaines expressions, alors qu'en l'occurrence on en dénaturait toute la richesse langagière. Quelques commentaires simples et appropriés ont suffi pour donner par exemple à certaines tournures typiques

« Ainsi l'œuvre de Michel Tremblay *C'tà ton tour*, Laura Cadieux a obtenu dans sa version intégrale un fantastique succès auprès des étudiants, même non francophones, alors que lors de la venue de l'auteur en France, de zélés ignares tentaient de lui en demander une « traduction », sous le prétexte ridicule que l'on ne pouvait comprendre certaines expressions, alors qu'en l'occurrence on en dénaturait toute la richesse langagière. »





VUE SUR LÉVIS



CHÂTEAU FRONTENAC

ou aux célèbres jurons le relief qu'ils méritaient... Il faut ajouter que la venue d'étudiants québécois, originaires de l'Université Laval, contribue à donner un élargissement et un complément d'authenticité des plus bienvenus pour tous.

Des relations étroites

Ce programme ainsi enseigné est productif au-delà de la licence et génère bien des suites tant en master (maîtrise) qu'en thèse. En effet plusieurs étudiants sont désireux ensuite de passer une année d'échange ou plus au Québec. Ils y trouvent généralement la matière d'un mémoire.

Ainsi ont été élaborés de riches mémoires sur des œuvres variées, qui ont contribué à développer une recherche sur le Québec en France et même permis des colloques de grande qualité. Plusieurs étudiants français ou même étrangers originaires de notre université ont réalisé au Québec des travaux appréciés des spécialistes québécois, notamment sur Michel Tremblay, Anne Hébert et Jacques Poulin. Plusieurs thèses, dont deux avec cotutelles, l'une à Montréal et l'autre à Bucarest, ont aussi permis de partager de bons moments de collaboration scientifique. Le Centre des interactions culturelles (CEDIC), équipe qui figurait dans le Centre Jean-Prévost que j'ai dirigé de nombreuses années, a consacré une grande part à la recherche sur la littérature francophone.

Aujourd'hui la création à Lyon III d'un Centre Francophonie – Mondialisation – Relations internationales et de Chaires Senghor regroupe des chercheurs de plusieurs disciplines : sciences politiques, droit, lettres, philosophie. La collaboration avec le Québec y est tout particulièrement importante et donne un nouvel essor à des relations constamment positives.

L'expérience ne risque donc pas de s'achever et la relève sera assurée. Il m'est agréable de dire maintenant que mes fonctions de Président de l'Université

Jean-Moulin-Lyon III de 2002 à 2007 m'ont permis de faire progresser dans la meilleure entente les possibilités d'équivalence de diplômes entre le Québec et la France. Parmi les tâches les plus gratifiantes et les plus agréables, tant elles représentaient pour moi un premier aboutissement à ma volonté de découvrir et d'aimer le Québec, la plus importante aura été sans doute la délivrance de doctorats *honoris causa* à ses représentants, dont un remis à Marie-Claire Blais, célèbre auteure québécoise, dont j'ai pu avec émotion faire l'éloge.

Tournée québécoise

Le lecteur de Jacques Poulin que je suis empruntera à *La tournée d'automne* sa conclusion. Ce livre voit une belle rencontre entre un chauffeur et une française originaire de Tournon, dans la vallée du Rhône, soit à quelques 60 kilomètres de chez moi... Comme Marie, je suis allé voir ce Québec, j'y ai puisé des souvenirs, un enseignement, des découvertes exceptionnelles, comme celle de l'arrivée du Queen Mary II, où la chance me fut offerte de me mêler aux résidents de Québec, sur la fameuse terrasse Dufferin, et d'y ressentir, en les écoutant, qu'ils étaient dans l'âme des anciens marins, nostalgiques des traversées, non seulement d'un océan, mais aussi d'une vie... Dès lors comment ne pas partager la conclusion du livre, celle d'une phrase : « Une petite phrase de rien. Elle dit : "Je sens les contours de la baie dans mon cœur" » ? □

* Professeur de littérature, Université Lyon III

Note

- 1 CREPUQ : Conférence des recteurs et principaux des universités du Québec. CCIFQ : Centre de coopération interuniversitaire franco-québécois.